Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [x] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

P. HUGOLIN, O. F. M.

VICTOIRES ET CHANSONS

Extrait de la *Nouvelle-France*

QUÉBEC
1913

P. HUGOLIN, O. F. M.

VICTOIRES ET CHANSONS

Extrait de la *Nouvelle-France*

QUEBEC
1913

VICTOIRES ET CHANSONS

Deux ans passés et plus je publiais ici même, sous le titre d'*Echos héroï-comiques du Naufrage des Anglais sur l'île aux Œufs en 1711*, une série de vieilles chansons tirées des archives de l'Hôtel-Dieu de Québec. Et, faisant part à mes lecteurs de la découverte simultanée d'une seconde série, plus considérable encore que la première, de chants sur nos victoires de la guerre de Sept ans, j'annonçai pour « un peu plus tard, les chants épiques de Chouaguen et de Carillon. » Engagement aussi formel que..... politique, grâce auquel j'ai pu me donner deux années de répit—et en donner autant aux lecteurs de la *Nouvelle-France*, sans que l'on puisse honnêtement me formuler un reproche quelconque, sauf peut-être celui de me ressouvenir de mon engagement. Mais, que voulez-vous, je ne suis pas un politicien consommé, et puis, il y a le proverbe selon lequel mieux vaut tard, et même « un peu plus tard, » que jamais, très bien connu de M. le directeur de la *Nouvelle-France* et qu'il sait rappeler à ceux qui ont pris envers lui un engagement politique autant que... formel.

Les chansons que j'ai à faire connaître se divisent en quatre séries, rapportées aux quatre grandes victoires de la Monongahéla, de Chouaguen, de William Henry et de Carillon. La plupart de ces chansons sont consignées—et celles de Chouaguen, de beaucoup les plus nombreuses, le sont toutes, moins une—dans un recueil manuscrit des archives de l'Hôtel-Dieu de Québec. [1] En les publiant, je vais suivre l'ordre chronologique des batailles : c'est le plus naturel.

I

LA MONONGAHÉLA

Il est remarquable que toutes les grandes batailles de la guerre de Sept ans en Amérique, ci-haut énumérées, furent livrées sur le sol

1. Recueil relié en parchemin, mesurant en pouces 6⅞ par 4¼, catalogué sous le No 2. L. La copie est très ancienne et contemporaine sans aucun doute des victoires chantées. Nous la devons probablement à quelque militaire blessé et soigné à l'Hôtel Dieu ; les soldats malades ou blessés y abondèrent à cette époque. A l'intérieur de la couverture on lit : *Hic Liber Pertinet | Ad Joannem | Mauriciam | Le Poiquier Brun* [? ou *Dun* ?], puis un mot [un nom propre, semble-t-il] raturé, et commençant par un D majuscule. Il y avait alors un Jean-Baptiste Maurice, clerc. Serait-ce l'ancien possesseur de ce recueil de chansons ?

aujourd'hui américain. C'est que, à cette époque, de la Louisiane à la vallée du Mississipi et de l'Ohio, et de l'Ohio aux lacs Ontario et Champlain, tout le pays était possession française. Immense territoire à garder intact au roi de France, contre la convoitise des colons et planteurs anglais, vingt fois supérieurs en nombre aux 70,000 colons français, qui, des Alléghanies à la Nouvelle-Orléans, n'avaient que quelques postes fortifiés. Et cette faiblesse numérique d'une part, et ces convoitises de l'autre, furent la cause principale peut-être qui déchaîna en Europe la guerre entre les couronnes anglaise et française, et dont la conquête du Canada fut l'une des conséquences. Comme le dit M. de Bonnechose, « la flamme couvait en Amérique sous les traités de paix européens, et allait bientôt les dévorer... La guerre naquit d'une espèce de génération spontanée ; elle sortit tout armée du sol américain. » [1] La fertile vallée du Mississipi et de l'Ohio tentait les colons anglais ; pour s'en assurer la possession il fut par eux décidé de refouler la France d'Amérique vers le bassin du Saint-Laurent. Chose étonnante, ils y réussiront, et même à conquérir le Canada, à coups de défaites successives sur le territoire convoité. Le triomphe des armes françaises à la Monongahéla, à Chouaguen, à William Henry, à Carillon, ne sont que les étapes d'un recul constant des Français—il n'y a qu'à jeter les yeux sur une carte militaire pour s'en rendre compte—de leurs possessions de l'Ouest vers le Canada, et les étapes de la marche des armées anglaises vers les plaines d'Abraham, où elles eurent leur seule grande victoire, mais suprême !

Tout bien inventorié, le seul bénéfice certain qui nous reste aujourd'hui de ces triomphes des armes françaises, se trouve en être la gloire, dont notre histoire s'auréole, et que chantèrent nos aïeux. « En France—et alors dans la Nouvelle-France—tout finit par des chansons. » Des grandes victoires de jadis il nous reste... des chansons. A la race anglo-saxonne il demeure l'Amérique du Nord...mais pas de chansons !

Le mieux partagé ? Franchement, je donnerais ma part d'Amérique... et l'Angleterre avec, pour telle de ces chansons. Honni soit qui mal y pense ! Opinion libre d'ailleurs, et discutable, mais qui gagnera peut-être quelques adeptes parmi les auditeurs de sang gaulois qui voudront bien prêter l'oreille à nos chants épiques.

.....

1.—*Montcalm et le Canada français.* Septième édition. Paris, 1888. P. 16.

Donc, en 1750, l'Angleterre et la France étant en paix depuis le traité d'Aix-la-Chapelle, les quelque million et demi de colons et planteurs anglais de la Nouvelle-Angleterre et de la Virginie résolurent de s'étendre par delà les Alléghanies, vers l'Ouest, dans la vallée du Mississipi et de l'Ohio, occupée par les Français. Tout fut combiné pour le succès de l'entreprise : création de la compagnie de défrichement de l'Ohio, avec concession de 600,000 acres de terre à prendre dans le territoire convoité, soulèvement des tribus sauvages d'en deçà des Alléghanies contre les Français, projet de construction d'un fort à la tête de la rivière Ohio, où elle reçoit les eaux de la Monongahéla.

Les Français, de leur côté, prenant les devants, construisirent eux-mêmes, à la place et sur les plans adoptés par la Compagnie Virginienne, un fort auquel on donna le nom de Duquesne, alors gouverneur de la Nouvelle-France ; c'est là que s'élève aujourd'hui la vaste ville de Pittsburg. Désormais les évènements vont grandir et se précipiter.

A la nouvelle des travaux exécutés à la fourche de l'Ohio, un régiment de volontaires américains, qui se tenait aux ordres d'un ardent jeune homme de vingt-deux ans, lieutenant colonel dans les milices virginiennes, descend avec des canons dans la vallée. Grossi par des guerriers Mingos, le corps expéditionnaire marche sur le nouveau fort. Le 28 mai 1754, date fatale dans l'histoire commune des Etats-Unis et de la France, un feu de peloton, au lever du soleil, retentit dans les « Grandes-Prairies » : une petite troupe française vient d'être surprise au bivouac, et les trente hommes qui la composent ont été, sans sommation, tués ou faits prisonniers. Au milieu du feu, un des Français avait essayé de donner lecture d'un papier ; il était tombé mort sur les cadavres de ses compagnons. C'était un officier nommé Villiers de Jumonville, envoyé comme parlementaire à la rencontre des Anglais. Ceux-ci, après leur triste victoire, se retirèrent derrière les remparts du fort de la Nécessité, construit sur le bord de la Monongahéla. La vengeance court sur leurs pas : avec six cents canadiens, le frère de Jumonville se rue sur le fort et écrase ses défenseurs sous une dure capitulation, au bas de laquelle le chef de l'expédition virginienne appose comme signature le nom alors inconnu de GEORGE WASHINGTON. »[1]

La paix n'est plus possible, L'Angleterre débarque en Amérique deux nouveaux régiments avec le général Braddock, tandis que la France envoie à Québec 3,000 hommes de troupes.

Naturellement, le premier objectif du général anglais est le fort Duquesne, qui lui barre le chemin. A l'été de 1755, il se met en marche et le 9 juillet, à quelques milles du fort, en pleine forêt vierge, son armée se trouve en présence de celle de M.

1— *Montcalm et le Canada Français*, pp. 19-20.

de Beaujeu, qui n'a à opposer aux 3,000 Anglais que 146 miliciens canadiens et 72 soldats des troupes de la marine, plus 600 sauvages commandés par Pontiac.

Et la bataille commença. Il était midi et demi. A cinq heures elle se terminait par la victoire complète des Français, et l'écrasement des colonnes anglaises. Braddock ne connaissait rien de la manière de guerroyer des Canadiens et des sauvages, surtout dans les bois ; ses troupes, massées comme en champ découvert, offraient aux ennemis embusqués derrière chaque tronc d'arbre le plus facile point de mire. Il n'y avait qu'à fusiller dans le tas. L'on fusilla si bien que plus de mille Anglais restèrent sur le champ de bataille. Braddock fut lui-même blessé à mort, la plupart de ses officiers tués, et le reste de l'armée s'enfuit en désordre, en abandonnant aux vainqueurs une grande quantité de pièces d'artillerie, de munitions et de vivres.

..... Et cela finit par une chanson, entonnée sur l'air de *Robin turelure*, par un gai luron de l'armée française.

1

Braddock avait toujours dit
Qu'il viendrait, chose bien sûre,
Pour attaquer Pécody [1]
Turelure
Et renverser sa clôture
Robin turelure.

2

Beaujeu, Dumas, Lignery
Ont voulu voir sa figure
Et l'on mit même au défi
Turelure
De soutenir sa gageure
Robin turelure.

3

Aussitôt deux mille Anglais
Se sont mis tous en posture,
Mais nos Hurons et Français
Turelure

1 — M. Pécody de Contrecœur, commandant du fort Duquesne.

Ont fait voler leur coiffure
Robin turelure.

4

Cinq cents [1] sont sur le chemin
Attendent la sépulture;
Les Outaouais, Algonquins
Turelure
Leur ont donné la tonsure
Robin turelure.

5

Les autres, épouvantés,
Pour éviter la blessure
Ont promptement décampé
Turelure
En maudissant l'aventure
Robin turelure.

6

Ils ont laissé leurs canons,
Fusils, poudre, sans mesure.
Ainsi nous les attendons
Turelure
Avec leurs propres armures
Robin turelure.

7

Remercions-les du mieux
De leurs chariots et montures.
S'ils reviennent par ces lieux
Turelure
Nous leur fournirons voitures
Robin turelure.

---

1 — L'auteur est trop modeste, ou la chanson trop proche du champ de bataille. Plus de mille Anglais périrent dans cette rencontre.

II

Nous annonçons à Vaudreuil
Leur triste déconfiture ;
Il leur marquera son deuil
Turelure
A la Pointe-à-la-Chevelure
Robin turelure. [1]

Le dernier vers est une allusion au plan des Anglais qui, escomptant la prise du Fort Duquesne, avaient projeté une attaque contre la Pointe-à-la-Chevelure. M. de Vaudreuil n'eut pas la bonne fortune d'y marquer leur deuil aux Anglais, car la victoire de Chouaguen, suivant celle de Belle-Rivière ou Monongahéla, déconcerta le plan des ennemis et les fit renoncer à leur projet contre ce poste.

Hélas! ce qui en ce bas monde fait le bonheur de l'un fait le malheur de l'autre; et si les braves troupiers français se réjouissaient d'annoncer à M. de Vaudreuil leur triomphe du fort Duquesne, il fallait bien aussi que les vaincus annonçassent leur piteuse « déconfiture » à leur « gracieux » souverain, le roi d'Angleterre Georges II... Un courrier se dévoue à porter ce message ingrat à Sa Majesté britannique. Il arrive à St. James, se présente devant le roi, et le dialogue suivant s'engage.....*sur l'air du Chevalier de Pusais.* Encore un tour de quelque gai chansonnier du fort Duquesne! [2]

I

Courrier, qu'y a-t-il de nouveau ?
Tu me parais troublé du cerveau.
A te voir tu me parais tout rêvant,
Explique-moi ces nouvelles promptement.
Je n'ai point trop de bonnes nouvelles.
Quoi ! les Français ont-ils gagné la querelle ?
Sur la Belle-Rivière ai-je perdu,
Tous mes soldats s'sont-ils bien défendus ?

---

1 — Archives de l'Hôtel-Dieu de Québec.
2 — Cette pièce n'est pas au recueil de l'Hôtel-Dieu de Québec. Je la trouve parmi les "Chansons historiques" publiées par M. Hubert Larue dans le *Foyer canadien*, 1865, pp. 19-20.

Ah ! mon Roy, vous saures pour vrai,
Nous sommes battus des Français ;
Braddock, notre puissant général,
Au lieu de donner a reçu la balle,
Sans jamais avoir vu personne.
C'est que beaucoup et peu l'étonne ;
Parmi ces bois et ces verts feuillages
Etaient cachés et Français et Sauvages.

3

Comment l'affaire s'est-elle passée ?
Dis-moi au juste la vérité ;
Se sont-ils toujours battus dans le bois ?
Mes troupes ont-elles reculé quelques pas ?
Ah ! dis-moi donc qui a eu le plus d'avantages,
De mes Anglais, des Français ou Sauvages ?
Les Français avaient-ils le vent sur nous ?
Dis-moi comment nous avons eu le dessous.

4

Pour vous dire la vérité,
Aurait fallu s'y être trouvé,
Mais je vous dirai bien pour le présent,
Que c'est la faute du commandant,
Car dans le temps que les Français attaquent,
Tous vos soldats étaient qui faisaient halte,
Et quoique tous en bataille rangés,
Ni plus ni moins a fallu reculer.

5

Le feu a-t-il duré longtemps ?
Ai-je perdu bien de mes gens ?
Tous mes équipages et tous mes chariots
Se sont-ils rendus d'un pareil assaut ?
C'est qu'ils n'ont pu jouer l'artillerie,
Mes bombes et grenades ne leur ont pas servi ?
Tous mes officiers ont-ils bien travaillé ?
S'sont-ils battus en vaillants guerriers ?

6

Tous vos mortiers et tous vos obusiers
N'ont servi qu'à nous embarrasser;
Vos bombes et grenades, mortiers et canons,
Sont à présent à ce grand Roy Bourbon.
Vous pouvez dire : Adieu la Belle-Rivière.
Et sans compter ce qu'il vous en coûtera
Encore, peut-être ne l'aurez-vous pas.

7

Oh ! adieu donc, tout est perdu,
Puisque je suis toujours battu.
Je n'en suis pas quitte pour vingt millions
De mes bombes et grenades, mortiers et canons,
De mes soldats, aussi de mes familles,
C'est qu'au cœur ils m'enlèvent la vie.
J'aimerais mieux me tenir en repos
Que de tout perdre et de payer l'écot.

Les Français aussi avaient payé l'écot de leur triomphe. Quelques-uns de leurs officiers et leur commandant, M. de Beaujeu, étaient restés sur le champ de bataille. De Beaujeu, nous dit l'abbé Ferland, s'était préparé à la mort en recevant la sainte communion avec une partie de ses troupes.[1] Sa bravoure avait entraîné au combat les 600 sauvages, d'abord hésitants, et c'est à ce chrétien et à ce brave que revenait la victoire. Frappé à mort à la troisième décharge de l'artillerie anglaise, il n'avait pu, le brave de Beaujeu, assister au triomphe que son courage avait décidé ; à tout le moins méritait-il que son nom fût célébré et son héroïsme chanté par les soldats qu'il avait conduits à la table sainte puis à la victoire. L'un d'entre eux se fit l'Homère de cet Achille, et au nom de tous ses compagnons embouchа la trompette et célébra ainsi la gloire de son digne commandant.

---

1 — *Cours d'histoire du Canada*, II, p. 524.

1

Stuila [1] qu'a battu les Anglais [*bis*]
Est un vrai officier français, [*bis*]
Morbleu. C'est un bon vivant, puisque
Pour vaincre il s'est fichu du risque.

2

Braddock, [2] général anglais, [*bis*]
Cruel ennemi des Français, [*bis*]
Voulut faire le fendant, mais zeste !
De Beaujeu lui ficha son reste.

3

Beaujeu avec son air martial [*bis*]
Méritait fort un piédestal ; [*bis*]
Dam', vis-à-vis d'un roi qui pense [3]
Le mérite a sa récompense.

4

Il n'eut rien ; ç'fut assez pour lui [*bis*]
Que de mourir pour nos lis. [*bis*]
Stuila est avide de gloire,
Qui donn' sa vi' pour la victoire.

5

Oui, de Beaujeu rien que le nom [*bis*]
Fit beaucoup plus que le canon. [*bis*]
Dans sa famille le courage
Est tout ce qu'elle a d'apanage.

---

1 — Stuila. Il fait plaisir de rencontrer dans une vieille chanson du XVIIIe siècle notre si populaire c'tu-là. C'est cette orthographe plus logique qu'il faut en effet donner à l'expression plus archaïque encore de *cettui-là* qui remonte à Marot. Dans la fable *Le lion et le rat* il écrit : *Cettui lion* .....

2 — Sans doute ce mot devait-il compter dans la mélodie pour trois syllabes : Braddocque, ce que réclame aussi la mesure.

3 — Louis XV.....

6

Il est mort, mais il est vivant [*bis*]
Dans le cœur de nos braves gens. [*bis*]
Oui, d'sa valeur et d'son courage
Toujours nous rendrons témoignage.

7

Stuila mérit' les r'grets du roi [*bis*]
Qui meurt combattant pour ses lois. [*bis*]
Quand le soleil luit sur la plante,
Ses rayons la rendent vivante.

8

Si ma chanson n'a guèr' d'esprit [*bis*]
Mon cœur sent bien tout ce qu'il dit. [*bis*]
Souvent stuila qui veut mieux dire
A beau style, n'excit' qu'à rire. [1]

Brave troupier, va, personne ne rira de ta chanson. A cent cinquante-sept ans du héros qu'elle célèbre, sa naïve sincérité nous émeut encore et, qui sait, peut-être plus profondément qu'elle n'émut les contemporains. Car notre patrimoine à nous, les petits-fils des héros de 1755, n'est-ce pas l'épopée écrite par nos ancêtres de leur épée trempée dans le sang anglais ? Non, aucun Canadien-français—ni même aucun Anglais—ne rira de ta chanson, pas plus qu'il ne s'étonnera du dithyrambe qui, de l'âme de ton brave commandant enseveli dans sa gloire, jaillit entonné par la conscience populaire.

Plus vite que l'éclair, plus craint que le tonnerre,
Portant avec moi la terreur et la mort,
J'ai passé comme un Mars des rivages du Nord
Partout où m'appelaient la justice et la guerre,

I—Cette chanson et la pièce suivante sont tirées des archives des Ursulines de Québec (Vieux carton, 2, no 5). M. l'abbé Lindsay m'a gracieusement communiqué la copie qu'il en a prise.

Et les Anglais m'ont vu briser comme du verre
Tout ce qui s'opposait à mon puissant effort.
Au fort Duquesne seul [2] je servis de support
Lorsqu'il ne semblait plus qu'il en eût sur la terre.
Le plus sage au conseil, le premier aux hasards,
Mes vertus ont terni le lustre des Césars
Et rendu ce pays étonné de ma gloire.
Quel siècle vit jamais un si grand conquérant ?
Vivant j'ai triomphé, je triomphe en mourant,
Et choisis, pour tombeau, le champ de ma victoire. [3]

La louange est certes méritée, bien que très hyperbolique, mais M. de Beaujeu, qui avait fourni son chemin d'immortalité par la force surnaturelle du pain eucharistique, n'eût pas désapprouvé que l'on imputât, plus qu'à ses efforts, la victoire du fort Duquesne à l'intervention de la Mère de Dieu, ainsi que l'on fit. Chose digne de remarque, en effet, de même que le désastre de l'amiral Walker sur l'Isle-aux-Oeufs en 1711 fut attribué à la protection de Marie, comme en témoignent les cantiques composés sur cet événement, ainsi l'on fit remonter, en des chants convaincus, nos victoires de la Monongahéla, de Chouaguen et de Carillon jusqu'à la Sainte Vierge. Par exemple, la victoire de la Belle-Rivière fut rapportée à Marie, dans une cantate vraisemblablement écrite par l'aumônier du fort Duquesne, un Récollet sans doute, les religieux de cet ordre étant les aumôniers des troupes françaises dans la Nouvelle France. Ces strophes se chantaient sur l'air de *Or, nous dites Marie*, emprunté à l'abbé Pellegrin, [4] que j'ai jadis présenté à mes lecteurs.

---

1 — A la copie des archives ce vers et le précédent se lisent comme suit :

Partout où m'appelait la justice et la guerre.
Les Anglais m'ont vu briser comme du verre.....

Métrique fautive, à laquelle j'ai remédié de mon mieux.

2 — La copie porte encore :

Et du fort Duquesne.....

Ce qui est un mauvais hémistiche, sans doute imputable au copiste.

3 — De ma *gloire*, lit-on au manuscrit ; le vers—pensée, mesure et rime—exige évidemment *victoire*.

4 *Cantiques spirituels*, 1706. Page 9, Air noté, gravé, chant 12, page 11=1. Cet ouvrage est à l'Hôtel-Dieu de Québec.

1

D'une nouvelle terre
Grand et puissant appui,
C'est vous, ô Vierge Mère,
Que je chante aujourd'hui.
Contre la Virginie
Vous armez votre bras,
De notre colonie
Vous guidez les soldats.

2

Braddock avec audace
Fait marcher ses guerriers,
Et sur notre terrasse
Veut cueillir des lauriers.
Il veut dans nos campagnes
Déployer ses drapeaux,
Mais c'est dans nos montagnes
Qu'ont échoué ses travaux.

3

Méprisant les alarmes
D'York et de Boston,
Nous porterons les armes
Sous votre auguste nom.
Donnez-nous la victoire
Sur tous nos ennemis,
Vous seule aurez la gloire
De les avoir soumis. [1]

4

Pleins d'un nouveau courage
Sont les soldats français;
Vont avec les sauvages
Au devant des Anglais.

---

1 — L'original porte bien *conquis*, mais la rime et la raison exigent *soumis*.

S'appuyant sur Marie
Plus que sur leur valeur,
Bientôt chacun s'écrie :
Louis est le vainqueur !

Quinze cents sur la place
Viennent d'être immolés,
Quinze cents sur la place,
Vaincus et désolés.
Succède à la hardiesse
L'épouvante et l'effroi ;
Marie est la maîtresse,
Tout fléchit à sa voix.

6

Soutenez, grande reine,
Notre pauvre pays,
Il est votre domaine,
Faites fleurir nos lis.
L'Anglais sur nos frontières
Porte leurs étendards,
Exaucez nos prières,
Fortifiez nos remparts. [1]

Prière nécessaire et opportune.

La bataille de la Belle-Rivière n'est que la première d'une longue campagne. La Nouvelle-Angleterre est en armes, les transports anglais déversent de nouveaux régiments sur le sol d'Amérique, ils sont dix Anglais contre un Français qui s'avancent pour venger leur première défaite, et qui,

...sur nos frontières
Portent leurs étendards,

Chouaguen, Carillon réclament votre aide, ô Vierge Marie !

Exaucez nos prières,
Fortifiez nos remparts.

---

1 — Ce cantique ouvre le recueil manuscrit des archives de l'Hôtel-Dieu de Québec.

II.—Chouaguen

L'immortelle épopée écrite par Montcalm en terre canadienne débute par la victoire de Chouaguen.

Louis XV, sous les insultes des Anglais, s'est un instant retrouvé, comme l'écrit M. de Bonnechose, le roi de Fontenoy, et il a envoyé son cartel à Georges II. La rupture de la paix entre les deux couronnes a lieu officiellement le 18 mai 1756, et, cinq jours avant la déclaration des hostilités en Europe, le général marquis de Montcalm, chargé par son souverain de soutenir l'éclat des lis de France en Canada, débarquait sur le sol de la Nouvelle-France. C'est le 13 du mois de mai. Trois mois après, le 15 août, en la fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge, Montcalm inaugurait la série de ses triomphes en enlevant à l'ennemi le fort de Chouaguen, sur la rive méridionale du lac Ontario.

Les Anglais avaient depuis quelque temps déjà bâti cette place-forte, sans que l'on eût pu les empêcher. Grâce à ce point d'appui, ils commandaient le commerce des fourrures avec les sauvages du pays " d'en-haut, " et à un moment donné ils auraient pu, après avoir concentré leurs forces à Chouaguen, descendre, en trois à quatre jours, jusqu'à Montréal, au cœur de la colonie. Ce fort se dressait donc comme une menace des plus sérieuses contre la sécurité du Canada : aussi fallait-il le raser.

Dès avant l'arrivée de Montcalm et de ses troupes, M. de Vaudreuil, gouverneur général, en avait résolu la destruction, et un projet de campagne avait été élaboré en conséquence ; l'arrivée de Montcalm et le renfort apporté par les régiments de la Sarre et du Royal-Roussillon précipitèrent la campagne.

A cette nouvelle la joie est grande parmi les troupes nouvellement débarquées, qui brûlent de marcher à la bataille, et l'on se met en route en chantant :

1

Je crois que j'irons à Chouaguen,
Qu'en dis-tu, camarade !
Je vois qu'on s'y prépare bien
Pour lui donner l'aubade ;
Je vois arriver le canon
La faridondaine la faridondon

Et Montcalm arrive aussi
Biribi
A la façon de Barabi
Mon ami.

2

Nous nous sommes tous embarqués
Avec joie, comme on pense,
Chantant toujours, fort éveillés, [1]
Et marchant en cadence.
Tirez, garçons, sur l'aviron
La faridondaine la faridondon
Nous verrons Chouaguen aujourd'hui
Biribi
A la façon de Barabi
Mon ami.

3

Ne craignons rien, mon cher ami, [2]
C'est Montcalm qui nous guide;
C'est un héros de tous chéri [3]
Qui à la fête t'invite.
Il veut avoir Chouaguen, dit-on,
La faridondaine la faridondon
Son pulnage sera pour lui
Biribi
A la façon de Barabi
Mon ami.

4

Les Anglais bien s'avaient [sic] vanté
De venir à Montréal.
Ils y ont, ma foi, bien été [4]
D'une joie sans égale,

1.—Le manuscrit porte: *sur le chemin*, ce qui ne rime guère avec... *embarqués* !

2.—Le manuscrit porte: *Cher camarade, ne craignons rien.*

3.—*Des plus chéris*, au texte manuscrit.

4.—Le vers original se lit: *Ils y sont ma foi bien venus*, ce qui est sans doute plus élégant que le vers substitué par moi pour le besoin de la rime.

Pour y voir nos belles, don don
La faridondaine la faridondon
Et dire à Vaudreuil : Merci !
Biribi
A la façon de Barabi
Mon ami.

La dernière strophe, que je ne sais vraiment comment écrire, au passé ou au futur, tant le texte manuscrit est défectueux, peut laisser supposer la postériorité de la chanson à la victoire, ou que cette strophe a été ajoutée après coup. C'est en effet après la prise du fort que messieurs les Anglais, faits prisonniers, furent conduits à Montréal, y voir nos belles et dire merci à M. de Vaudreuil pour sa victoire qui leur valait... cette bonne fortune.

Or la victoire, Montcalm se l'assura comme suit :

Il fallait d'abord tromper le comte de Loudon, généralissime anglais, qui avait concentré 12.000 hommes sur les rives de l'Hudson à Albany ; Chouaguen était à l'ouest de cette ville : Montcalm se transporte à l'est, au camp de Carillon, sur le lac Champlain, et attire de ce côté toutes les forces anglaises. L'ennemi fourvoyé, le général, se dérobant, vole à près de cent lieues prendre le commandement de 3000 hommes, soldats de ligne, canadiens et sauvages, qu'on a rassemblés au fort de Frontenac, sur l'Ontario. Le corps d'expédition traverse le lac, débarque au pied de Chouaguen et le siège commence : il fut mené avec une célérité, un bonheur, un *brio* inouïs. Le commandant anglais tué, vingt pièces portées à bras et mises en batterie, on somma les assiégés de se rendre, en leur donnant une heure pour délibérer. « Les hurlements de nos sauvages, écrit Montcalm à sa mère, les firent promptement se décider. Ils se sont rendus prisonniers de guerre au nombre de 1780, dont quatre-vingts officiers, deux régiments de la Vieille-Angleterre. Je leur ai pris cinq drapeaux, trois caisses militaires d'argent, cent vingt et une bouches à feu, y compris quarante cinq pierriers, un amas de provisions pour 3000 hommes durant un an, six barques armées et pontées depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et comme il fallait dans cette expédition user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire les récoltes, et ramener les troupes sur une autre frontière, du 15 au 21 j'ai démoli ou brûlé leurs trois forts et amené artillerie, barques, vivres et prisonniers. »

Avant de quitter le rivage, par les ordres de Montcalm, une colonne (1) fut dressée avec l'écusson de France et cette inscription : *Manibus date lilia plenis.* « Apportez des lys à pleines mains ».

Le 21 août, la flottille française leva l'ancre, et saluant une dernière fois

---

1.—Une croix et un poteau, dit avec preuves M. Chapais. La croix portait l'inscription : *In hoc signo vincunt.* « Ils triomphent par ce signe. » *Le Marquis de Montcalm*, p. 141.

l'éphémère monument de sa victoire, elle disparut au large : alors dans la solitude infinie du rivage et des eaux, le bruit des flots sur la grève troubla seul le silence des ruines de Chouaguen (1).

Et, comme les barques, ramenant vainqueurs et prisonniers, glissaient sur les flots, soudain une sorte de barcarolle fusait joyeuse, reprise en chœur par les héros de Chouaguen. C'était une chanson, puis encore une autre chanson, que la verve intarissable de nos soldats ne cessait d'imaginer pour célébrer leur victoire et railler messieurs les Anglais.

1

De notre Nouvelle-France,
Général plein de vaillance,
Pon pa
Dans ces jours où Chouaguen
Vient de tomber dans ta main,
Je te fais la révérence
Pon pa.

2

Anglais, toutes vos mesures
Deviennent des aventures
Pon pa
Qui grossiront nos journaux,
Et surtout vos vains travaux
Allongeront vos figures
Pon pa.

3

On dit que du fort Duquesne
Vous abandonnez l'arène
Pon pa ;
Que contre nos autres forts
Vous tournez tous vos efforts,
Mais nous changerons la scène
Pon pa.

1.—M. de Bonnechose, *Montcalm et le Canada Français*, pp. 34-35.

4

Chouaguen qui te redresses,
C'est à toi que l'on s'adresse
Pon pa.
C'est Montcalm avec Rigaud
Qui n'ont sondé tes cré[illegible]ux
Que pour les réduire e[illegible]ces
Pon pa.

5

Ils voulaient en leur présence
Un peu vous voir en cadence
Pon pa.
Ces messieurs aiment le bal, [1]
C'est au bruit de l'arsenal
Qu'ils font élever la danse
Pon pa.

6

Du Français et du sauvage
Vous avez vu le tapage
Pon pa.
Au son de leurs instruments
Ont sauté vos régiments,
Bien autrement qu'au village
Pon pa.

1.—Durant les longs mois d'inaction que Montcalm dut passer à Québec aux saisons d'hiver, il fréquentait chez l'Intendant, au Palais, dont, presque chaque soir, « *les* salons, magnifiquement illuminés, se remplissaient de dames élégamment parées et d'officiers aux brillants uniformes. On y faisait parfois de la musique, on y dansait souvent, on y jouait toujours, on y soupait ensuite somptueusement, et ces fêtes se prolongeaient fort avant dans la nuit. La correspondance et le journal de Montcalm nous en donnent une chronique intéressante. » CHAPAIS, *Le Marquis de Montcalm*, Québec, 1911, p. 355.

7

Etait-ce par bienséance
Qu'ils faisaient la révérence ?
Pon pa.
Non, je crois que vos soldats
N'avaient point appris le pas
D'une telle contredanse
Pon pa.

8

Pendant ce remue-ménage
L'oiseau tombe avec la cage
Pon pa.
Lassés de nos tourbillons
Ils amènent pavillons
Et s'en vont plier bagage
Pon pa.

9

De ce grand bal sans mesure
Pour achever la parure
Pon pa,
Le sauvage, dague en main,
Sans papier, sans autre train,
Leur a fait une frisure
Pon pa.

10

C'est fait de votre ermitage,
Adieu tout le tripotage
Pon pa.
Le rhum n'aura plus de cours,
Du castor et des peaux d'ours
Vous n'aurez plus le plumage (!)
Pon pa.

11

Puisque ainsi l'on vous dégraisse
Et qu'on vous tient dans la presse
Pon pa,
Retournez dans vos hameaux,
Replies tous vos drapeaux,
Et ne battez plus la caisse
Pon pa.

12

J'avais prévu cet orage
Quand vous montiez le rivage
Pon pa,
Car vous savez que Villiers
Avec tous ses estafiers
Vous fit payer le péage, [1]
Pon pa.

13

Vous faites-vous une gloire
De ne vouloir rien croire ?
Pon pa.
Apprenez qu'il vient un temps
Où l'on en est des dépens,
Et c'est la fin de l'histoire
Pon pa.

1.—" Dès le 19 mai (1756), M. de Villiers, capitaine de la marine, était parti de Montréal, avec un détachement de huit cents hommes des troupes de la colonie, pour aller surprendre les mouvements de l'ennemi du côté de Chouaguen. Le 5 juin, il avait établi un camp fortifié de palissades, à la baie de Niaouré (aujourd'hui Sackets Harbour), pour mettre en sûreté ses vivres et ses munitions. De là, il harcela les Anglais jusque sous le feu de leur place, leur tuant du monde et leur faisant des prisonniers. Le 16 juin il eut avec eux une vive escarmouche, assez près du fort pour que celui-ci tirât contre lui des coups de canon. Le 25, s'étant embarqué sur l'Ile-aux-Galops, il attaqua huit bergos et une barque anglaises, prit une berge armée que montaient douze hommes, et tua plusieurs soldats à bord des autres. Le 3 juillet, il surprit, sur la rivière Oswégo, le convoi du lieutenant-colonel

13

Pour qu'on sache d'âge en âge
Le héros d'un tel ouvrage
Pon pa,
Marquez dans votre recueil
Que le Marquis de Vaudreuil
Vous fait à son badinage
Pon pa.

Cette chanson n'est pas tendre pour les Anglais ; la suivante l'est encore moins.

1

Dernièrement à Chouaguen [*bis*]
Du siège ils ont voulu la fin,
Lon lan la derirette
Quand ils ont vu Rigaud venir [1]
Lon lan la deriré.

2

Ces moutons ont vu dans leur parc [*bis*]
Qu'à la tête de Bourlamarque,
Lon lan la derirette
Une balle vint s'aplatir [2]
Lon lan la deriré.

Bradstreet qui venait de ravitailler Chouaguen ; et, dans un combat très vif, il lui infligea des pertes sensibles, et fit une quarantaine de prisonniers quoique Bradstreet parvint à repousser l'attaque. CHAPAIS, *Le Marquis de Montcalm*, p. 95. Par où l'on voit que Coulon de Villiers continuait de venger la mort de son frère Coulon de Jumonville.

1.—« Le 14, à la pointe du jour, le marquis de Montcalm ordonna au sieur Rigaud de passer à gué de l'autre côté de la rivière (Oswégo) avec les canadiens et les sauvages... Le sieur de Rigaud exécuta cet ordre sur le champ. Quoiqu'il y ait beaucoup d'eau dans cette rivière et que le courant en soit très rapide, il s'y jeta, la traversa avec les canadiens et les sauvages, les uns à la nage, d'autres dans l'eau jusqu'à la ceinture ou jusqu'au cou, et se rendit à sa destination, sans que le feu de l'ennemi fût capable d'arrêter un seul canadien ni sauvage ». Relation de la prise des forts Chouaguen ou Oswégo, dans la *Collection de documents*, etc., IV, p. 54.

2.—*Une balle vous l'attrapit*, selon le manuscrit. « Vers les trois heures après midi du même jour, M. de Bourlamarc reçut une balle qui fit une

3

Quelle tête ont donc ces gens-là ? [*bis*]
S'ils sont, disaient-ils, tous comm'ça,
Lon lan la derirette
Parbleu ! pourra-t-on les occire ?
Lon lan la deriré.

4

Si les Anglais sont des peureux, [*bis*]
Ils sont au moins industrieux
Lon lan la derirette,
Leurs goussets ils ont su garnir [2]
Lon lan la deriré.

5

A la santé de leur bon roi [*bis*]
Qu'ils ont si bien servi, ma foi,
Lon lan la derirette
Ils boivent le jour et la nuit
Lon lan la deriré.

N'y aura-t-il donc pas quelque muse compatissante pour jeter un peu de balsamique poésie sur les malheurs du vaincu ? Oui. Durant le trajet de Chouaguen à Montréal, un honnête troupier de l'armée française s'enquiert, auprès de l'Anglais qu'il voit tout abattu, des causes de son chagrin, et le console.... *manu militari.*

---

légère blessure à la tête, mais il n'a pas quitté sa charge de directeur du siège. Peu de temps après le feu de l'ennemi cessa, etc. » Relation du P. Coquart à son frère. Archives provinciales. Je parlerai plus loin de ce document.

2.—Probable allusion à certaines rumeurs d'après lesquelles les Anglais, avant d'évacuer Chouaguen, avaient pillé la caisse militaire. Le fait est que Montcalm n'y trouva que 16,000 francs. A ce sujet M. Chapais écrit : « D'après certaines relations, le caisse aurait été plus considérable, mais les officiers anglais, au moment de la reddition de la place, se seraient distribué une partie de l'argent qui s'y trouvait. Nous n'avons rencontré aucune preuve de cette affirmation. » *Le Marquis de Montcalm*, note au pied de la page 136.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Le Français

Anglais, le chagrin t'étouffe,
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantouffe,
Ton chapeau s'est rabattu,
As-tu quelque maladie
Que tu n'oses découvrir ?
Apprends-le moi, je t'en prie,
Car je pourrais te guérir.

L'Anglais

Une mauvaise pituite
Qui m'a tombé sur le cœur
M'assure que dans la suite
Je ne mourrai qu'en langueur.
N'as-tu pas quelque racine
Qui puisse guérir mon mal ?
Fais-moi prendre médecine
Sans aller à l'hôpital.

Le Français

Si tu veux faire merveille
Et te guérir comme il faut,
Tu prendras une bouteille
De la poudre de Rigaud,
Trente dragées de Montcalm,
De Villiers vingt-et-un grains,
De Ligneris une dragme ;
Tu guériras pour certain.

L'Anglais

Je vois bien que tu me railles,
Tu ne me plains qu'à demi,
Tu m'arraches les entrailles,
Me citant mes ennemis ;
Tu me parl' en ironie.

Sous le masque d'Arlequin,
Je vois ton subtil génie.....
Tu veux parler de Chouayen.

Le Français

Quoi ! t'a-t-on pris cette place,
Qui est d'un si grand renom,
Fortifiée sur toute face
De mortiers et de canons ?
Environnée d'une voûte
Faite en forme de lambris,
Et gardée d'une redoute
Qui te mettait à l'abris ?

L'Anglais

Il est vrai qu'en Angleterre
Nous avions toujours compté
De vous renverser par terre,
Mais nous nous sommes trompés,
Car vous aves tant d'adresse
Et vos coups portent si bien ;
Les uns tuent, les autres blessent,
Et les nôtres ne font rien. [1]

Ce bon Anglais avait au moins l'aveu franc, et avec suffisamment de flegme prenait son parti de la défaite ..... et de la raillerie. Avec moins de gaîté toutefois que Locheill, dans les *Anciens Canadiens* de Gaspé, ne témoigna aux strophes de José sur la prise de Berg-op-Zoom [2]. Mais Berg-op-Zoom était loin de Locheill, et il y avait eu les Plaines d'Abraham depuis, tandis que Chouaguen était tout près de la satire,— et puis, vraiment, la satire de José avait plus de grâce que les vers consolateurs du Français de Chouaguen. Et à cause de cela, et Locheill étant par ailleurs un parfait " gentle-

1.—Dialogue emprunté aux Chansons historiques de H. Larue, *loc. cit.*
2.—*Les Anciens Canadiens*, Québec, 1863, pp. 307-309.—Berg-op-Zoom, ville des Pays-Bas, fondée en 1287. Enlevée aux Anglais par les Français sous les ordres du maréchal de Lowendhal, après un siège mémorable, en 1747.

man," il eût sans doute trouvé aussi charmante cette autre chanson sur la prise de Chouaguen, par décalque de celle de Berg-op-Zoom, avec en plus peut-être, car j'ignore si, malgré "l'estèque", José a bien chanté tous les couplets de sa chanson, un ajouté de trois strophes.

Locheill, soulignant de son rire et de ses réflexions "bon enfant" la chanson de José, se trouve à commenter de même celle du "grenadier bon luron," ainsi que se définit le chansonnier de Chouaguen ; et sans doute chacun fera-t-il écho au "charming, most charming!" du bon Locheill, amoureux de Blanche d'Haberville, et pour lors aussi un peu de José... et de tous les Canadiens.

1

Stuila qu'a pincé Chouaguen [*bis*]
Sait vraiment bien manger son bien. [*bis*]
Dam'! c'est stuila qui a du mérite
Et qui trousse un siège bien vite.

2

Comme Alexandre il est petit, [*bis*]
Mais il a bien autant d'esprit; [*bis*]
Il en a toute la vaillance,
Et de César la diligence. [1]

3

J'étrillons messieurs les Anglais [*bis*]
Qu'aviont voulu faire les mauvais. [*bis*]
Dam'! c'est qu'ils ont trouvé des drilles
Qu'avec eux ont porté l'étrille!

1.—M. de Bonnechose trace de Montcalm ce portrait : « C'était un *petit homme* de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs... Imagination hardie sans chimères, féconde sans rêveries, il fut par-dessus tout un homme d'action et d'action rapide... » comme César. *Montcalm et le Canada Français*, p. 74.

4

Quand not' bon roi saura tout ça,
Morbleu ! que d'aise il en saut'ra !
Il voira que son infant'rie
Soutiendra bien sa colonie.

5

Morbleu ! que j'aimons not' général
Qui nous a préservés du mal
Que ces Messieurs de l'Angleterre
Auriont tous bien voulu nous faire.

6

Stuila qu'a fait cette chanson
Est un grenadier, bon luron,
Qui donn'rait volontiers sa vie
Pour le salut de sa patrie.

Que dites-vous des trois dernières strophes ? je leur trouve un air de naïf enchantement et de simple héroïsme qui m'émeut vraiment, et me fait songer que les soldats de France étaient bien dignes de leur général, comme celui-ci était digne de commander à de tels hommes, pour qui rien ne comptait, pas même leur vie, devant le salut de la patrie. Jusqu'au tressaillement d'aise du grenadier à la pensée du plaisir dont sautera son roi dont je me délecte. Et ce cri du cœur : « Morbleu ! que j'aimons not'général ! »... A quelles victoires ne pouvait prétendre un chef aussi chéri de ses soldats !

Aussi bien la chanson suivante rend-elle témoignage de la confiance qu'inspirait aux troupes la bravoure de Montcalm, et de l'affectueuse estime qui liait à sa fortune tous ces braves gens.

1

De lauriers qu'on coupe une palme
Pour couronner le grand Montcalm,
Que de Chouaguen la réduction
Rend vainqueur de l'Albion.

A quel honneur ne peut prétendre
Le noble auteur d'un si beau fait !
Trois forts rasés, réduits en cendres,
Tel est son premier coup d'essai.

2

Pourquoi donc toutes ces alarmes
Qui faisaient craindre pour nos armes ?
Ce fort, qu'on put en si peu démonter,
Etait-il donc à redouter ?
Ignorait-on que la présence
Du général de nos Français
Devait dompter hors de défense
Les bataillons des fiers Anglais ?

3

Ah ! de quelle douce espérance
Un chef de telle diligence,
Qui semble avoir Bellone à ses côtés,
Flatte tous nos coeurs rassurés !
En vain veut-on vanter la force
Des régiments de Carillon.
Mais ce n'est plus qu'une amorce
Que donnent ces braves champions. [1]

L'opposition des vues qui plus d'une fois éclata entre Vaudreuil et Montcalm, l'hostilité constante et vindicative du gouverneur contre le général, [illegible]—au-dessus de ces faits pénibles, fort heureusement—la situation même de deux chefs responsables chacun de la sécurité du Canada, et aussi leur valeur commune quoique différente, tout cela ne pouvait manquer de grouper autour de l'un ou de l'autre des

---

1.—Sans doute serait-il préférable d'écrire comme suit ces deux derniers vers :

Ce n'est rien de plus qu'une amorce
Qu'on donne à ce brave champion,

la force de leurs régiments dont les Anglais se targuent, bien loin que d'inspirer de la crainte à Montcalm, ne servant au contraire que d'amorce à la hardiesse et à la valeur de ce « brave champion ».

admirations et des sympathies plus grandes. Et si Montcalm fut le héros chanté par beaucoup, Vaudreuil ne manqua pas non plus d'aèdes, comme en témoigne la pièce suivante, écrite expressément " à la gloire de Vaudreuil."

I

Que la fidèle Renommée
Sur les ondes des vents portée
Du grand Vaudreuil publie les exploits
Et de Louis le juste choix.
A qui pouvait-il mieux remettre
L'honneur et la gloire des lis
Qu'à celui qui prétend soumettre
A son pouvoir tous ces pays ?

2

Dans lui la force et la prudence,
Avec la foudre de la France,
Fait redouter le sceptre de nos rois,
Dont il soutient si bien le poids.
Un coup d'éclat de sa puissance
Marque l'heureux commencement,
Et semble annoncer par avance
De ses armes le dénouement.

3

Que de victoires signalées !
Que de provinces désolées !
Par combien d'autres rapides succès
Son règne illustre ses progrès !
Des ruines encore fumantes,
Des ennemis les bataillons
Sont pour tous des preuves parlantes
Qu'il conserve dans ses prisons.

4

Ainsi de Vaudreuil sous l'empire
Le Canadien vit et respire ;
Il court, il vole au combat sous ses lois,
Par sa valeur venge ses droits.

Pour le bonheur de sa patrie,
Louis, conserve-nous longtemps
Notre soutien et notre vie.
Nous t'admirons dans ses talents.

Il vous plaira sans doute entendre un autre chanteur qui, lui, pour ne pas faire de jaloux, confond en ses strophes et le gouverneur et le général, et le Canadien et le Français, et à tous deux, et à d'autres encore, prodigue généreusement gloire et renommée. C'est d'un homme conciliant, d'un bon patriote, et..... d'un véritable poëte.

Mais un préambule un peu long à ce chant est ici nécessaire, à seule fin—de grâce, que l'on ne me prenne pas pour un mauvais plaisant—de constater que je n'en connais pas l'auteur.....

Vers 1888 paraissait à Québec une petite feuille, *L'Union libérale*, à la rédaction de laquelle notre excellent bibliophile et antiquaire, M. Philéas Gagnon, prenait une part très active. Il y maintint quelque temps une colonne sous cette rubrique :

ANTIQUITÉS CANADIENNES

OU

LES PETITES CHOSES DE NOTRE HISTOIRE.

Il signait *Biblo*.

Or, le 26 mars 1889, un correspondant de Sainte-Anne-de-la-Pocatière adressait à *Biblo* la communication suivante, dont bénéficia la colonne des *Antiquités* du numéro du 19 avril.

Mon cher Biblo,

Sachant tout l'intérêt que vous portez aux antiquités canadiennes, je me fais un plaisir de vous signaler une vieille chanson qui prit naissance sur le sol canadien et célèbre des exploits canadiens.

Elle fut adressée par le R. P. Coquart, S. J., à son frère, maire et lieutenant de police de Paris, avec une lettre, dont celui-ci transmit copie au ministre, le 13 mars 1757. Le Père missionnaire de Chicoutimi [1] est-il l'auteur de la chanson ? Qui nous le dira ?

En tous cas, la lettre se trouve au treizième volume de la 1ère série des documents inédits relatifs à la Nouvelle-France, conservés aux archives de la

1.—Qui voudrait connaître un peu le Père Coquart pourra consulter l'ouvrage du Père de Rochemonteix—*Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIIIe siècle*, tome I, p. 227.

Province, où les curieux pourront faire des recherches sur la paternité de la chanson.

Si vous croyez qu'elle puisse intéresser vos lecteurs et qu'elle soit encore inédite, comme on me l'a assuré, faites-en ce que bon vous semblera.

Votre bien dévoué.

E. C.

La lettre de E. C. et la chanson furent publiées sans autre référence.

Ayant à rééditer cette même chanson, qui fait partie de la copie de l'Hôtel-Dieu de Québec, je ne voulus pas négliger la relation du Père Coquart, et voici ce qui en est.

Au XIIIe volume, 1ère série, fol. 5411-5496, de la copie des " Documents inédits relatifs à la Nouvelle-France ", se trouve en effet une lettre du Père Coquart adressée à son frère, maire et lieutenant-général de police à Paris ; elle est précédée d'une lettre très brève de ce dernier, présentant au ministre la relation du jésuite.

Cette relation n'est pas datée et ne porte pas d'indication de lieu, mais par le contexte il est clair qu'elle fut écrite à Québec, et dans l'automne de 1756, et expédiée en France par les derniers navires de cette année. Elle contient une foule de détails historiques, spécialement sur les opérations militaires du Canada, et le récit de la campagne de Chouaguen ; l'auteur y fait aussi la revue des événements de l'année. La relation n'est pas signée (il s'agit toujours de la copie, bien entendu,) et finit sans aucune des formules usitées à la fin d'une lettre. La chanson la suit immédiatement.

Or, au cours de la relation, pas la moindre allusion à la chanson, ce qui paraît inexplicable, si le Père Coquart en est l'auteur. Il y a plus. En tête de la chanson, l'indication de l'air est laissée en blanc, après la formule qui l'annonce : *Sur l'air de.....*, lacune qui permet de conclure avec assez de certitude que tout au plus le Père Coquart a-t-il envoyé une copie de la chanson à son frère, et qu'il en était si peu l'auteur qu'il ignorait même de quelle musique la chanson avait emprunté sa mélodie.[1]

Voilà bien de l'écriture, je l'avoue, pour aboutir à ne pouvoir attribuer au Père Coquart la paternité de la suivante chanson.

1.—Si toutefois la relation originale, qui est à Paris, ne fournit pas cette indication, ce que j'ignore. Il est à propos de faire remarquer que la copie des archives provinciales est très mal faite ; le copiste ne paraît pas toujours comprendre ce qu'il copie. Une main plus récente a complété au crayon l'indication laissée en blanc à la copie : la chanson va sur l'air de *Vous demandez une chanson.* C'est bien ce que porte le manuscrit de l'Hôtel-Dieu. On trouvera la musique dans les *Cantiques* de Pellegrin, 1706, page 1. Air noté, page 35, nº 30.

1

Nous célébrons du grand Vaudreuil
La sagesse et la gloire.
Toute l'Angleterre est en deuil
Au bruit de sa victoire.
Chouaguen n'est plus. Nos soldats
L'ont forcé de se rendre,
Et ses murs ne sont plus qu'un tas
De poussière et de cendre.

2

En vain Loudon de ses guerriers
Y rassemble l'élite,
Montcalm avide de lauriers
N'y court que trop vite ;
Bellone lui prête son char,
Et, sûr de la fortune,
De trois choses que fit César
Il n'en omet aucune. [1]

3

Déjà je vois de nos héros
Une troupe intrépide
S'élancer au milieu des flots
Et franchir un rapide.
Rigaud leur montre le chemin,
Et marchant à leur tête
Porte l'alarme, et Chouaguen
Devient notre conquête.

4

Enfin les voilà dans nos fers,
Ces hommes redoutables,

1.— *Veni, vidi, vici.* Ce n'est pas une pure flatterie. L'attaque de Chouaguen, conduite avec un brio superbe, était en réalité un coup d'audacieuse témérité, si contraire aux règles ordinaires de la tactique militaire et de la prudence, que Montcalm crut devoir s'en excuser auprès du ministre :

Ces braves qui domptent les mers. [1]
  Sur terre ils sont traitables ;
Dès les premiers coups de canon
  Leur bravoure imbécille [2]
S'alarme et vient dans nos prisons
  Demander un asile.

5

A Carillon l'on dit pourtant
  Qu'ils auront leur revanche.
Autant en emporte le vent
  Qui souffle dans la Manche. [3]
Les Canadiens leur font peur,
  Et Loudon est trop sage
Pour oser contre leur valeur
  Mesurer son courage.

« La conduite que j'ai tenue en cette circonstance et les dispositions que j'avais arrêtées sont si fort contre les règles ordinaires, que l'audace qui a été mise dans cette entreprise doit passer pour de la témérité en Europe. En tout événement j'aurais fait une retraite, sauvé l'armée et l'honneur des armes du roi. Aussi je vous supplie, monseigneur, pour toute grâce, d'assurer Sa Majesté que si jamais elle veut, comme je l'espère, m'employer dans ses armées, je me conduirai par des principes différents. »

1.—Allusion aux attaques anglaises sur mer, qui déterminèrent la rupture officielle de la paix entre l'Angleterre et la France, le 18 mai 1756. « Depuis deux années, le sang anglais et français rougissait l'herbe des forêts d'Amérique, et les ambassadeurs des deux nations étaient de toutes les fêtes à Versailles et à Saint-James. Hélas ! le gouvernement français, qui sentait son incurable faiblesse, se rattachait désespérément même à une ombre de paix. Mais un jour, au mépris du droit des gens, de la foi des traités et des coutumes des nations civilisées, à un signal de l'Amirauté de Londres, de tous les coins de l'horizon, les vaisseaux anglais fondent sur nos navires de commerce et de guerre, sur nos bateaux pêcheurs, sur nos baleiniers, sur nos caboteurs. En un mois, 300 bâtiments avec 8000 hommes d'équipage tombaient au pouvoir de l'ennemi et étaient remorqués en triomphe dans les ports de la Grande-Bretagne. Le glorieux écusson de l'Angleterre en est resté marqué d'une tache que ne saurait laver toute l'eau de l'océan, théâtre de ces pirateries. Louis XV, Louis XV lui-même, ressentit l'affront et redevint le roi de Fontenoy. Il écrivit à Georges II une lettre indignée pour lui demander réparation, et cette paix mensongère, qui n'abritait que des guets-à-pens, fut officiellement rompue le 18 mai 1756. » M. de Bonnechose, *Montcalm et le Canada Français*, p. 25.

2.—Du latin *imbecillis*, faible.

3.—Le manuscrit porte : *Ils souffient dans la manche*, ce qui n'a aucun sens.

6

Mais de tous ces exploits brillants
  Quelle est l'âme secrète ?
On la connaît par ses talents ;
  Faut-il d'autre interprète ?
Oui, c'est Bigot qui des vainqueurs
  Soutient le bras terrible
Et fait circuler dans les cœurs
  Cette force invincible. [1]

Voilà qui est bien. Vaudreuil et Montcalm tour à tour sont glorifiés, et..... Bigot est déclaré l'âme de tous nos triomphes sur l'Anglais ! Non, là, on ne se serait pas attendu à celle-là. Or, pas d'erreur possible : aux deux copies, à celle de l'Hôtel-Dieu comme à celle des archives provinciales, on lit distinctement Bigot. Bigot ! le concussionnaire, l'affameur de la colonie, le chef abhorré puis châtié de *La Friponne* ; Bigot, le Bigot des splendeurs orgiaques du *Chien d'or* et de tant de mémoires accusateurs, non romanesques ceux-ci... C'est juste ; mais la lumière est aujourd'hui faite sur le régime Bigot. Elle ne l'était pas en 1756, alors que l'habile intendant réussissait encore à masquer un peu son jeu. A cette date, Montcalm lui-même, encore ignorant des véreuses opérations de Bigot, et ne songeant qu'au munitionnaire de ses armées, que l'intendant n'avait pas jusque-là affamées, pouvait dire de lui : " On ne peut avoir plus d'activité ni plus d'expédition dans son travail que cet intendant. [2]

Un observateur encore moins averti aura donc pu, en 1756, penser se faire l' " interprète " du public en affirmant :

Oui, c'est Bigot qui des vainqueurs
  Soutient le bras terrible
Et fait circuler dans les cœurs
  Cette force invincible.

Or, au-dessus de Vaudreuil, au-dessus de Montcalm, au-dessus de..... Bigot (que l'on me pardonne d'accoler ce nom à ceux qui précèdent, et à celui surtout que je vais dire), au-dessus de tous les

---

1.—M. Chapais qui dans son *Marquis de Montcalm*, pp. 144-145, publie cette chanson, en omet les deux dernières strophes.
2.—Cité par M. Chapais. *Le Marquis de Montcalm*, p. 348.

défenseurs de la colonie, c'est encore à la Sainte Vierge, protectrice attitrée du Canada, que l'on attribua le brillant fait d'armes de Chouaguen. Et ici du moins, les admirations et la reconnaissance se rencontraient sur un terrain supérieur, où les préférences particulières soit pour Vaudeuil, soit pour Montcalm, soit pour..... l'autre, n'avaient plus de lieu, chacun, les chefs eux-mêmes, pouvant sans amoindrir leur gloire faire taire leurs rivalités devant la triomphatrice divine, sans rival humain.

Le général dont la haute sagesse
Remplit ces lieux de joie et d'allégresse
N'a jamais oublié dans ses nobles travaux
Que c'est à vous qu'est dû l'honneur de ses drapeaux.

Et tout le monde pouvait mêler au versets du *Te Deum*, sous les voûtes de l'église paroissiale de Montréal au retour de l'expédition de Chouaguen, les strophes suivantes du cantique à Marie.

Air : *Adorons tous.*

1

Auguste Reine, au jour de votre fête,
De Chouaguen nous faisons la conquête ;
Ce jour trois fois heureux de votre Assomption
Assure à ce pays votre protection. [bis]

2

Depuis longtemps l'Anglais avec audace
Avait sur nous usurpé cette place,
Mais ne savait-il pas qu'en s'attaquant à nous
Il pourrait attirer votre courroux ? [bis]

3

De nos soldats le belliqueux cortège
Sous votre nom en commence le siège ;
Vous diriges leurs bras, leurs canons, leurs mortiers,
N'est-ce pas à vous que sont dûs les lauriers ? [bis]

4

Les murs tombent sous l'effort de la foudre,
Le fer, le feu réduisent tout en poudre.
Tu ne subsistes plus, orgueilleuse cité,
Tes soldats sont heureux d'être en captivité. [bis]

5

Montcalm, Rigaud et toute leur armée
Inviteront la prompte Renommée
A publier partout que c'est à votre doigt
Qu'ils doivent le succès de ce brillant exploit. [bis]

6

Le général dont la haute sagesse
Remplit ces lieux de joie et d'allégresse
N'a jamais oublié dans ses nobles travaux
Que c'est à vous qu'est dû l'honneur de ses
[drapeaux. [bis]

7

Nous nous joignons au doux concert des anges
Pour annoncer votre nom, vos louanges ;
De vos divins bienfaits le présent, l'avenir,
Graveront dans nos cœurs un constant souvenir. [bis]

III.—William Henry

Sur notre victoire du fort William Henry je ne connais qu'une chanson ; encore n'est-elle pas inédite, et n'est-elle pas " fameuse " : de mauvaise prose alignée en vers pires encore. Le fusil pesait moins au bras de l'auteur que la plume ; le style est d'un exact historiographe racontant les péripéties du siège. A qui aura lu le récit de la bataille la chanson paraîtra une réplique, et pour lui les vers foisonneront d'allusions précises aux incidents chronologiques du siège.

En voici donc tout d'abord le récit par M. de Bonnechose ; cette belle prose vous donnera bonne bouche, et fera mieux passer les vers...

Au pied des montagnes qui séparent les bassins de l'Hudson et du Saint-Laurent, un petit lac, en fer de lance, déverse dans le Champlain ses eaux aussi limpides que le cristal ; les Indiens l'appellent Horican, les Français Saint Sacrement, et les Anglais George. A l'extrémité méridionale du lac, ces derniers avaient bâti le fort George ou William Henry, soutenu par un camp retranché et commandant la route de la vallée de l'Hudson. De cette forte position, ils pouvaient, avec leur flotte qu'ils y abritaient, arriver par le lac Champlain et ses débouchés aux portes mêmes de Montréal.

.... Il fallait maintenant, en détruisant la place, enfoncer la porte nord de la colonie anglaise et s'ouvrir le chemin d'Albany et de New York. Des messages furent envoyés à toutes les peuplades amies. Le 22 juillet 1757, deux cents canots de guerre, montés par 2000 sauvages, rallaient l'armée de siège en formation dans les remparts de Carillon : la moitié de ces volontaires venaient de trois cents lieues de là, des pays d'en haut. " Nous voulons essayer sur les Anglais le tomahawk de nos pères, afin de voir s'il coupe bien ", dit à Montcalm, en le saluant, l'orateur des nations alliées. On devait d'abord passer du lac Champlain au lac Saint-Sacrement qui le domine, et on n'avait ni bœufs ni chevaux pour franchir le portage le long de la rivière qui unit les deux nappes d'eau. Pendant qu'à grand peine " les brigades, colonels en tête," portaient à bras, durant six jours, le matériel de siège et cinq cents bateaux, les Indiens devancèrent l'armée sur le bord du lac supérieur ; leurs légers canots d'écorce coururent sus aux barques anglaises qui le défendaient, et, si fructueuse fut la chasse aux chevelures, que la campagne faillit en avorter...

[Quelques jours plus tard] le canon d'alarme du fort William Henry faisait retentir l'écho des montagnes. Le siège commença le 3 août : les opérations, conduites par l'ingénieur Desandrouins, en sont pittoresquement décrites dans le journal rédigé par Bougainville et conservé dans les archives de la Guerre. Malgré sa garnison de deux mille cinq cents hommes, ses quarante canons et son camp retranché, la place ne pouvait résister ; mais au fort Edouard ou Lydius, à quelques heures de marche vers Albany, le général Webb commandait six mille hommes ; d'heure en heure, le vieux Monro, le défenseur de William Henry, écoutait si le canon ne grondait pas sur la route de l'Hudson : de ce côté les bois restaient silencieux. Une lettre cachée dans une balle creuse fut découverte sur un courrier tué par les Peaux-Rouges ; elle était écrite par Webb pour informer son frère d'armes de ne pas attendre son secours, et pour l'engager à capituler sans scrupule. Monro était perdu. Montcalm lui écrivit aussitôt : " Monsieur, un de mes partis, rentré hier au soir avec des prisonniers, m'a procuré la lettre que je vous envoie par une suite de la générosité dont je fais profession vis-à-vis de ceux à qui je suis obligé de faire la guerre. " Quelles furent la stupéfaction et la douleur du vétéran écossais en recevant par Bougainville communication du message de Webb : un soldat seul pourait le dire.

Le 9 août, les tambours du fort battirent la chamade ; William Henry se rendait. [1]

Le chansonnier nous *raconte* ce haut fait à la mode antique : les deux chefs ennemis, Monro et Montcalm, s'envoient d'héroïques bravades...à seule fin de nous tenir au courant des progrès du siège.

1—*Montcalm et le Canada Français*, pp. 55 et suiv.

1

Quel est ce guerrier invincible
Qui vient à grands pas pour me voir ?
De parole il est invincible
En disant qu'il prétend m'avoir.
Croit-il faire cette année-ci,
Faire ce qu'il a fait l'autre ?
A Chouaguen il nous a surpris,
Ici nous sommes avertis.

2

Je suis de Montcalm, sans doutance,
Qui viens pour te voir aujourd'hui.
Pour toi il n'y a plus d'espérance,
Dans quelque temps tu seras pris.
Mes Français d'un cœur animé
Vont devant toi bientôt paraître,
Mes Sauvages et mes Canadiens,
Qui tous font leur devoir très bien.

3

Je sais que tes Français sont braves,
Tes Sauvage' et tes Canadiens,
Mais plutôt que d'être esclaves
De me rendre il ne sera rien.
J'ai des mortiers et des canons,
Un retranchement imprenable,
Des bombes, boulets à foison,
Toutes sortes de munitions.

4

Je me moque de tes menaces,
De tes mortiers, de tes canons,
....
....
J'ai des canonniers très savants
Qui te feront des politesses ;
Crois-moi, ne fais pas le vaillant,
Tu es à moi dans peu d'instants.

5

Allons, Français, prenons courage,
Faites donc voir votre valeur,
Faites des Anglais un carnage,
Montrez que vous avez du cœur.
Tirez, bombardez, canonnez,
Ecrasez, mettez tout en cendre ;
Sous les drapeaux du grand Bourbon
Faites éclater son grand nom.

6

Que chacun montre ici son zèle
Pour aller ouvrir la tranchée,
Qu'il s'arme de pioches et de pelles
Pour travailler de tous côtés.
Que l'on pose toutes les batteries,
Mortiers, bombes et caronades,
Afin que toute l'artillerie
Joue pour la gloire de Louis.

7

Ah ! je vois bien que je me meurs,
Je vois dans la consternation,
Je vois les Français tout à l'heure
Envahir tous mes bastions.
Déjà mes Anglais étonnés
Ne savent où prendre asile ;
Je crois qu'il faudra céder,
Demandons à capituler.

8

Ah! grand Montcalm, que de carnage !
Vous détruisez tous mes Anglais.
Suspendez donc votre courage,
Et pardon, messieurs les Français,
Délivrez-nous donc, s'il vous plaît,
De la fureur de vos Sauvages ;
Nous vous demandons simplement
Les honneurs de guerr' seulement.

9

Oui, je t'accorde ta demande,
Mais il faut que tu sach' aussi
Que dans trois mois il faut me rendre
Tous les Français que tu m'as pris ;
Et pour plus grande sûreté
Je retiens douze officiers braves.
Dès maintenant tu peux partir
Et de longtemps ne revenir.

10

Je ferai encore mon possible
Pour t'exempter de la fureur
De mes Sauvages intrépides,
De mes Français pleins de valeur.
Mais souviens-toi qu'il ne faut pas
Narguer les troupes de Louis quinze ;
Montcalm caresse tes cantons
A coups de bombes et de canons. [1]

Montcalm a le dernier mot dans ce duel homérique : c'est juste, il était Français et du Midi, où l'on a la langue bien pendue, et Monro était Anglais...et, comme il paraît, un peu mal en train ce jour-là.

A sa prochaine rencontre avec ces messieurs d'Angleterre, Montcalm aura encore le dernier mot et le dernier coup de fusil. Je veux dire à Carillon.

IV.—Carillon

Carillon !... La magie de ces trois syllabes chargées de gloire française fait vibrer nos cœurs et toujours le fera. La victoire de Carillon est l'une des plus belles, non seulement de l'épopée militaire française au Canada, mais encore des annales de l'humanité. Vingt mille Anglais battus, mis en déroute par trois mille cinq cents des nôtres !

Quid dux ? quid miles ? quid strata ingentia ligna ?
En signum ! En victor ! Deus hic, Deus ipse triumphat, [2]

1—Chanson empruntée aux *Chansons historiques* de M. Larue, *loc. cit.*

2 Ne vantez ni le chef, ni l'armée, ni ces bois abattus : voici l'étendard ! voici le vainqueur ! C'est Dieu, oui, c'est Dieu qui seul, ici, triomphe !

gravera Montcalm sur la grande croix qu'au lendemain de son triomphe il fera dresser au Dieu des armées.

C'était modeste et c'était juste, mais Dieu avait eu, en Montcalm, un " lieutenant " digne de seconder ses desseins, et dans les soldats du général des héros dignes de leur chef.

Nous sommes au printemps de 1758. Montcalm dispose de forces numériquement très inférieures ; il ne peut songer à l'offensive, et il se demande avec angoisse quel sera pour cette année le plan d'attaque de l'ennemi. Il l'apprend enfin. Avec toutes leurs forces concentrées sur les ruines de ce qui fut le fort William-Henry, les Anglais vont descendre à Montréal par la voie du lac Champlain et de la rivière Richelieu. A la tête du lac Champlain, le seul obstacle qui barre la route à l'envahisseur, le petit fort français, mal bâti, plus mal entretenu, de Carillon. Carillon enlevé de haute main, le chemin de la Nouvelle-France est libre devant l'ennemi...

Le plan de Montcalm est aussitôt formé : il ira attendre les Anglais à Carillon.

Son plan était aussi simple qu'ingénieux. Sur la lisière des bois qui, sauf du côté du lac, entourent le fort, s'élève à une demi-portée de canon, devant la place, un mamelon qui le domine. C'était la clef de la position. On décida d'enfermer cette éminence, ainsi que le fort lui-même, dans un retranchement bastionné construit avec des troncs superposés ; en même temps, on déboiserait les entours, et les arbres abattus là resteraient à terre, leurs branches aiguisées servant de chevaux de frise...

En s'arrêtant le 6 juillet au soir sous le canon du fort, les troupes aperçurent le nouveau retranchement de huit à neuf pieds de hauteur : il suivait les sinuosités du sol et tous ses bastions de bois se flanquaient réciproquement. Des batteries improvisées et le canon du fort balayaient le bord de l'eau et, à droite, quelques trouées qu'on n'eut pas le temps de fermer. Mais l'abatis projeté pour défendre les approches restait à faire.

Le lendemain, les officiers, une hache à la main, donnent l'exemple, " les drapeaux plantés sur l'ouvrage ". Les érables tombent sur les bouleaux, les hêtres pourpres sur les pins. L'armée travaillait de bon cœur ; cependant elle cherchait des yeux le brave Lévis : " Où est Lévis ? " Enfin le voici : " Vive Lévis ! " Il accourait du pays des Cinq-Nations avec quatre cents soldats d'élite. Grâce à ce renfort, le seul qui parvint à temps, le nombre des combattants sera de trois mille cinq cents.

On couche au bivouac : dès l'aube, la générale réveille les bûcherons et la hache de frapper encore. A midi et demi, un coup de canon retentit : c'était le signal. Chaque bataillon, l'arme au bras, est dans son bastion, Royal-Roussillon au centre, avec son drapeau d'ordonnance rouge et bleu. Le soleil de juillet, brûlant en ce climat, " un soleil de Naples ", calcinait les rives du Champlain. " Mes enfants, la journée sera chaude, " dit Montcalm en jetant à terre son habit. Déjà, aux sons aigus du fifre et de la cornemuse, les Anglo-Américains s'élançaient dans la clairière en quatre colonnes, grenadiers en tête et chasseurs sur les flancs.

L'ennemi à cinquante pas du retranchement, les fusils français, jusqu'alors immobiles, s'abaissèrent sur toute la ligne : trois mille balles sifflèrent à la fois, décharge foudroyante au milieu des rangs déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillèrent sous le plomb, reculèrent, puis revinrent intrépidement à la charge, pour reculer encore et revenir pendant six heures de suite. Effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette, au milieu de l'abatis d'arbres enflammés par la fusillade...

Vers sept heures du soir les attaques cessèrent, le feu continua sur la lisière de la forêt ; à huit heures, il s'éteignit. Etait-ce possible ! les Français ne purent croire d'abord à leur succès. Toute la nuit se passa à compléter le retranchement qu'on s'attendait à voir attaqué le lendemain par l'artillerie. Mais l'ennemi ne revint pas, le découragement des troupes qui s'étaient crues assurées d'une facile victoire, l'ineptie du général, l'ombre de ces grands bois si redoutables dans les ténèbres, avaient changé l'arrêt en retraite, la retraite en panique...

Telle fut la bataille de Carillon, fait d'armes aussi héroïque qu'inconnu. Pauvre victoire délaissée dont l'histoire de France garde à peine la trace ! Son souvenir semble s'être envolé avec le bruit des cloches qui en sonnèrent le *Te Deum*... [1]

Non, le souvenir en est impérissable, et le son même des cloches qui alors si joyeusement carillonnèrent sur la Nouvelle-France a été noté par un chansonnier de l'époque. Ses strophes essaiment encore à tout vent cette musique dont la mélodie fit sur les oreilles anglaises, dit la chanson, le plus lugubre effet :

Le diable emporte les sonneurs
Avec les sonneries !
Quand tout le monde est déconfit
L'on n'a pas tort de crier : fi !
Du carillon de la Nouvelle-France.

Cette spirituelle chanson dut avoir en 1758 une vogue énorme. Son auteur n'est autre que M. Marchand, vicaire général du diocèse de Québec, l'auteur du fameux poëme tragi-comique sur les Troubles de l'Eglise du Canada en 1728, au sujet de la sépulture de Mgr de Saint-Vallier, second évêque de Québec [2]. C'est du moins ce qu'il appert par l'entête d'une ancienne copie manuscrite, dénichée dans

---

1—Bonnechose, *Montcalm et le Canada Français*, pp. 87 et suiv.
2—Publié dans le *Bulletin des Recherches historiques*, 1897, avec une notice sur M. Marchand.

un journal écrit en 1801 par un Récollet de Montréal, le frère Bonaventure Deschéneaux [1].

LE CARILLON DE LA NOUVELLE-FRANCE

I

Messieurs, quand nous avons appris
Vos pompeuses approches,
Il est vrai, nous n'avons pas pris
De flambeaux ni de torches ;
Mais pour bien mieux vous honorer
D'abord nous avons fait sonner
Le carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

2

On dit que le cérémonial
Vous parut incommode ;
C'est Montcalm notre général
Qui l'a mis à la mode ;
Car dès qu'on voit de vos soldats,
Il faut qu'on sonne à tour de bras
Le carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

3

Vous vous plaignez que tous nos airs
Vous écorchent l'oreille,
Cependant ces brillants concerts
S'accordent à merveille ;

1—Le texte du « Carillon de la Nouvelle-France » n'est pas aux archives de l'Hôtel-Dieu de Québec. La seule copie manuscrite que j'en connaisse est celle du récollet. Elle ne diffère aucunement de la version qu'en a publiée M. Larue en 1863, dans ses *Chansons historiques*, loc. cit. M. Larue ne donne pas le nom de l'auteur, et je pense bien qu'il l'ignorait.

Un mot du Journal du frère Bonaventure. C'est une sorte de capharnaüm assez curieux et souvent intéressant, dont peut-être je ferai l'inventaire un jour—ou l'autre—plutôt l'autre.

Montcalm en marque les accents
Et ses troupes les contretemps
Du carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

4

Vous espériez dans notre fort
Manger une salade;
Nous vous avons servi d'abord
Une fine poivrade.
Vous la trouviez d'un si haut goût
Que vous n'entendiez plus les coups
Du carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

5

Vous avez bien senti les sons
Différents de nos cloches,
Pour en distinguer tous les tons
Vous étiez un peu proches.
Il ne fallait point avancer
Quand vous avez vu commencer
Le carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

6

Vous n'avez pas vu le plus beau
De nos cérémonies.
Si les troupes qu'avait Rigaud
Se fussent réunies,
Vous eussiez vu le Canadien
Sauter et joindre le tocsin
Au carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

7

Vous avez dans ce jour perdu
Vos chapeaux et vos tuques ;
Si les Indiens eussent paru
Vous perdiez vos perruques,

Vous eussiez crié, mais en vain,
L'on n'eût point arrêté le train
Du carillon [*bis*] de la Nouvelle-France. [1]

Un Anglais :

Merci, messieurs, de vos honneurs.
Laissons les railleries ;
Le diable emporte les sonneurs
Avec les sonneries :
Quand tout le monde est déconfit
L'on n'a pas tort de crier : fi !
Du carillon [*bis*] de la Nouvelle-France.

Au fond, je ne blâme pas messieurs les Anglais, et personne ne les blâmera, de n'avoir pas apprécié la mélodie du Carillon de la Nouvelle-France. Je trouve seulement, parce que je n'en ai pas i explication, plutôt étrange leur envie—et c'est à quoi le chansonnier ramène leur partie de campagne aux champs de Carillon—de venir là s'empiffrer de salade. Cela me fait ressouvenir gaîment de la petite débauche d'herbe tendre, qu'en un pré de moines passant le brave âne du bon Lafontaine s'était permise, et qui, à lui aussi, valut un *haro* dans les grands prix.

Or, chose curieuse, et preuve que salade n'est point là que pour rimer avec poivrade, la chanson suivante résume aussi en une envie famélique pour la salade de Carillon l'entreprise des Anglais. [2]

1—Allusion évidente, et peut-être inopportune, aux scènes barbares de William Henry. De son côté, le soir même de sa victoire, Montcalm écrit à Doreil : " L'armée, et trop petite armée du roi, vient de battre ses ennemis. Quelle journée pour la France ! Si j'avais eu deux cents sauvages pour servir de tête à un détachement de mille hommes d'élite dont j'avais confié le commandement au chevalier de Lévis, il ne s'en serait pas échappé beaucoup dans leur fuite. "

2—Soutenir que je ne soupçonne absolument pas le sens qu'il convient d'attacher à cette " salade " serait outrepasser la vérité. Je pense que tout simplement l'auteur, ou mieux les auteurs, puisque deux chansonniers parlent de salade, ont voulu signifier ceci : Les Anglais pensèrent nous manger en salade... ou encore : Ils s'imaginèrent ne faire qu'une bouchée de nous, si peu nombreux... Littré et autres donnent bien un sens militaire à salade : troupe formée de différentes armes, mais je ne vois pas que nos chansonniers emploient salade en ce sens. Contenu en ce mot, il y a aussi, en de certaines chansons populaires et généralement grivoises, un sens caché qui ne saurait avoir ici son application...

1

Ce fut un beau samedi,
En mil sept cent cinquante-huit,
Que les Anglais ont fait attaque
Sur nos frontières de Carillon.
Vivent nos braves bataillons !

2

Vingt mille hommes ils ont avancé,
Croyant nous épouvanter,
Croyant manger une salade
Dans les cantons de Carillon.
Vivent nos braves bataillons !

3

La salade qu'ils ont mangée
Etait fort bien assaisonnée ;
Mais le vinaigre est un peu aigre
Dans les cantons de Carillon.
Vivent nos braves bataillons !

4

Ils ont avancé dans le fonds
Croyant y prendre nos vallons,
Mais grâce à nos canonniers
Trois de leurs barges furent coulées.
Vivent nos braves canonniers !

5

Pauvre roi Georg', te v'la foutu,
Pour toi la bataille est perdue [1]
.....

1—Strophe ainsi tronquée dans les *Chansons historiques* de Larue, à qui j'emprunte ma citation.

La pensée exprimée en cette strophe incomplète est admirablement achevée dans ce triolet, rencontré à la suite d'une lettre de la Mère Juchereau de Saint-Ignace, aux archives de l'Hôtel-Dieu de Québec :

Avec raison
Le roi George aura l'humeur noire.
Il se fâchera tout de bon
Avec raison
Quand il apprendra la victoire
Dont le Canada se fait gloire
Avec raison.

Ce triolet, qui « vaut seul un long poème, » [1] est au manuscrit précédé d'une chanson de cinq couplets, sous la rubrique : *Chanson canadienne.* Canadienne elle l'est, mais seulement dans son application aux événements du Canada d'une chanson française composée en 1757 sur les maréchaux d'Estrées et de Richelieu :

Nous avons deux généraux
Qui tous deux sont maréchaux,
Voilà la ressemblance.
L'un de Mars est le favori
Et l'autre l'est de Louis,
Voilà la différence. [2]

L'auteur de la *Chanson canadienne* est peut-être la Mère Juchereau elle-même ; elle l'adresse à un correspondant en France, avec une lettre datée du 20 octobre 1758.

CHANSON CANADIENNE

1

Le Français comme l'Anglais
Prétend soutenir ses droits, [3]

1—Pour lui donner... cette valeur, il m'a fallu régulariser le triolet, fautif au manuscrit :

Avec raison
Le roi George aura l'humeur noire,
Avec raison, etc.

2—*Chansons historiques*, loc. cit., p. 18.

3—On écrivait alors Anglois, que l'on prononçait Ang*louais*, ce qui rimait avec droits, aussi prononcé dro*uaits*.

Voilà la ressemblance ;
Le Français par équité,
L'Anglais par duplicité,
Voilà la différence.

2

L'Anglais fait des prisonniers,
Nous en faisons par milliers,
Voilà la ressemblance ;
Le Français les traite bien,
Et l'Anglais les traite en chien,
Voilà la différence.

3

Il nous a pris des vaisseaux,
Nous lui prenons des châteaux,
Voilà la ressemblance ;
Il nous rendra notre bien
Et nous garderons le sien,
Voilà la différence.

4

Chouaguen vaut Beauséjour, [1]
Chacun triomphe à son tour,
Voilà la ressemblance ;
Mais vis-à-vis de Carillon, [2]
Qu'y a-t-il à mettre de bon ?
Voilà la différence.

1—Le fort de Beauséjour, en Acadie, pris par les Anglais en 1755.

2—Le manuscrit de l'Hotel-Dieu, au lieu de Carillon a Port-Mahon. Ce port de l'île de Minorque fut enlevé aux Anglais en 1756 par les Français commandés par le maréchal de Richelieu, et sans doute à la chanson française, dont la chanson canadienne n'est qu'un décalque, ainsi que je l'ai dit, lit-on, à la gloire de ce fait d'armes : *Mais vis-à-vis de Port-Mahon*, changé en Carillon dans l'adaptation canadienne. La Mère Sainte-Hélène aura oublié de faire cette retouche à sa copie. Deux éditions de cette chanson, celle du *Foyer Canadien* en 1863, et celle de l'*Union Libérale*, No du 28 septembre 1888, portent le mot Carillon.

5

L'Anglais cherche des lauriers,
Autant en font nos guerriers,
Voilà la ressemblance ;
Les Français en font amas,
L'Anglais n'en moissonne pas,
Voilà la différence.

Hélas ! les lauriers moissonnés à Carillon nous les avions payés d'une autre moisson : 700 hommes de l'armée française avaient été tués ! " Chiffre énorme dans une si petite armée, où le prix d'un homme se multipliait par le carré des distances entre la France et l'Amérique. " [1]

Et Bougainville et Bourlamaque étaient blessés, et les hôpitaux regorgèrent de nos soldats.

A-t-on jamais songé à ces milliers de soldats des régiments du Béarn, du Languedoc, du Royal-Roussillon, succombant sur nos " arpents de neige ", pour nous conserver Français ? Ah ! les braves cœurs !.... Et a-t-on assez réfléchi sur cette poignante réalité : Ces vaillants laissaient en France leur patrie, une famille : un père, une mère, des sœurs, une femme, ou une " promise ", images aimées et lointaines vers qui se tournaient leurs regards expirants ?.... Quels deuils dans les foyers de France !

Par ailleurs, la prise de Port-Mahon, l'un des plus beaux faits d'armes de la guerre de Sept Ans en Europe, fut chantée en France comme le furent chez nous nos victoires. Le recueil manuscrit de l'Hôtel-Dieu se termine par une « chanson française » sur la prise de Port-Mahon ; j'en cite, à titre de curiosité, le premier couplet. Il y en a trois.

Ces braves insulaires
Qui font, qui font sur mer les corsaires,
Ailleurs ne tiennent guère.
Le Port-Mahon est pris,
Le Port-Mahon est pris,
Ils en sont tout surpris,
Il est pris, il est pris.
Ces forbans d'Angleterre,
Ces fou', ces fou', ces foudres de guerre,
Sur mer comme sur terre,
Dès qu'ils ont combattu
Sont battus [*ter*].

1—Bonnechose, *Montcalm et le Canada Français*, p. 92.

Deuils inutiles ? sacrifices perdus ? Ils ne réussirent pas à garder le Canada à la France, c'est vrai, mais le souvenir fervent qui leur survit ne contribue-t-il pas à nous conserver l'âme française ? Il n'y a sur cela aucun doute, depuis un demi siècle surtout que le passé revit dans le présent, par la vertu de l'événement que voici...

***

Le premier jour de l'année 1858, les abonnés du *Journal de Québec* recevaient en hommage de nouvel an, en guise sans doute de la chanson coutumière, un poème nouveau d'allure héroïque. Le poème, contenu en huit pages in-octavo, imprimé sur papier azur, comptait trente-deux strophes et deux cent quarante-quatre vers ; au bas du dernier on lisait ce nom : Octave Crémazie. C'était l'apparition du *Drapeau de Carillon*, destiné à commémorer le 100e anniversaire de la grande victoire, et plus encore, par sa portée générale, à raviver la flamme nationale au cœur de la race canadienne-française.

Le poète faisait à sa race par ce poème un cadeau de nouvel an comme jamais elle n'en avait eu, et j'imagine aisément les patriotiques ardeurs qui, en l'hiver de 1858, réchauffèrent le cœur de nos braves gens, à l'évocation—très neuve pour cette génération—des gloires ancestrales. Le poète leur demandait :

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où, lâchement vendus
Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant,
Où la voix de Lévis retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Nos cœurs ne sont plus oublieux, grâce à tes vers, ô barde ! Et ta race—l'exil que tu subissais a dû en être adouci—, quand elle a voulu se choisir une devise, a mis à son blason ces mots : *Je me souviens !...*

Les modestes chansons par moi exhumées de la poussière des archives auront-elles apporté aussi quelque aliment au culte du passé chez mes compatriotes ? J'ai désiré cette récompense à ma peine.

Et
e a
me

les
ssé